

Martine Menès

L'ombilic de l'inconscient, un savoir réel * ?

Premier temps : comment penser les liens, s'il y en a, entre le savoir qui s'apprend, le savoir-connaissance, et celui qui se prend, le savoir de l'inconscient, refoulé ?

Freud a fait dépendre le premier du second. Pour lui, le rapport au savoir-connaissance découle directement du destin du savoir inconscient déposé par le refoulement. Sa position est simple : la poussée vers la connaissance s'inaugure sur l'énigme du sexuel qui fait trauma, toujours. D'où un refoulement qui noue le savoir inconscient à un désir du savoir interdit (inhibition), inefficace (ruminant obsessionnelle), envié (désistement hystérique). Ce sont les destins que Freud nommait la pulsion épistémique, auxquels il faudrait ajouter celui qu'il souhaitait pour tous : la sublimation.

Lacan part du même point lorsqu'il se demande dans la leçon du 23 avril 1969 du séminaire *D'un Autre à l'autre*, je cite, « comment on a pensé le premier accès à un savoir ». Il répond à partir du « trauma freudien, [qui] est un *Je ne sais pas* lui-même impensable [...]. Le point-origine [...] structurellement, quand il s'agit de comprendre l'inconscient est le point nodal d'un savoir défaillant. C'est là d'où le désir naît, et sous la forme de ce qui peut donc s'appeler le désir de savoir, à condition d'en mettre les deux derniers mots dans une sorte de parenthèse, car il s'agit du désir inconscient tout court, dans sa structure ». « C'est pour autant que le désir de l'Autre est informulable dans le fantasme traumatique que le désir prend germe dans ce qui peut s'appeler le désir de savoir, avec *de savoir* entre parenthèses ¹. » Jusque-là, sa position est à première lecture conforme

* Intervention faite à Toulouse le 16 avril 2011.

C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 273-274.

à celle freudienne d'un désir de savoir qui s'inaugure sur le trauma et s'enracine dans le pulsionnel. Je rappelle que pour Freud le trauma est la rencontre du très jeune enfant avec un désir qui l'exclut. Tout enfant œdipien – c'est moins évident pour ceux qui restent en amont – fait le lien entre ce désir qui l'isole et celui énigmatique pour lui de la réalité sexuelle des adultes, hétéros, différente de ses propres expériences de plaisir et impossible à saisir avec ce qu'il connaît. La sexualité par conséquent fait toujours effraction. La scène est toujours primitive d'être définitivement muette.

Pour Lacan, ce n'est pas seulement que l'enfant manque de mots, auquel cas il peut continuer à espérer pouvoir les trouver chez l'Autre, c'est qu'il n'y a pas tous les mots pour dire le réel, et surtout que les mots ratent le réel ; il n'y a pas dans l'inconscient ce que la linguistique appelle le référent. C'est le propre du langage d'être limité dans ses capacités d'évocation tout en étant illimité dans ses possibilités d'enchaînement, ce qui lui permet de contourner les vides que l'absence de mots cerne². De ce fait, le trauma devient « traumatisme », trou dans le symbolique défailant face au réel. Les théories sexuelles infantiles, productions issues du savoir sans connaissance des pulsions, tentent de le pallier. Elles cherchent à interpréter l'impensable en lui donnant un contenu sexuel et permettent la focalisation de l'angoisse sur l'imaginaire de la castration. En somme, la castration est un remède contre l'angoisse.

La pulsion épistémique que Freud propose s'appuie elle-même sur les pulsions (anale, d'emprise et scopique), ce qui lui donne un statut logique paradoxal : ce serait la pulsion qui contiendrait des pulsions tout en faisant partie de l'ensemble qui les contiendrait toutes.

Pour Lacan, pas la moindre pulsion épistémique. Certes le savoir se prend, il y a « *du* [c'est moi qui souligne] savoir, et dans l'Autre, et il est à prendre. C'est pourquoi il est fait d'apprendre³ ». Mais s'il se prend, c'est grâce au discours hystérique⁴ qui appelle un savoir contenu dans l'Autre (S_1) pour produire du savoir-signifiant (S_2). On sait que le discours hystérique est requis pour mettre en route le processus transférentiel qui permet l'analyse : supposer un savoir dans l'Autre.

2. J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 21 mars 1962.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 89.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 23.

Ce savoir prenable est celui du refoulement de la réalité sexuelle de l'inconscient chez Freud, de la chaîne des signifiants chez Lacan. Le sujet divisé de l'inconscient-langage, des signifiants fondamentaux s'articulant à S_1 , signifiant maître, qui ont entamé son être de jouissance et le représentent, il peut savoir. Il peut savoir, par exemple, « ce qu'en pense l'École freudienne de Paris ». C'est le message de *Scilicet*, revue créée par Lacan (1969) et témoignant de son souci de transmission de la psychanalyse, et ce juste au moment où sa conception du savoir va s'enrichir d'un « tu ne peux pas savoir », pas seulement tout des signifiants, mais pas savoir du tout.

Non seulement le sujet peut savoir « ce qu'en pense l'école », mais il peut savoir aussi de son savoir-signifiant à lui, des « essais » déduits de la chaîne des S_n et dont des bribes sont accessibles à travers l'interprétation. Il peut même en faire *hystorisation*, mais sa dissertation n'épuise pas la chaîne qui continue à métaphoriser et à métonymiser, car les associations sont infinies, produisant du sens interminable. Et si l'analyse s'arrête là, c'est plus par épuisement du sujet qui les aborde que par épuisement des sujets abordés.

Mais je fais l'hypothèse, compte tenu du contexte de 1969, que ce « tu peux savoir », parce qu'il s'adresse à des psychanalystes, vise au-delà de ce qu'en pense l'École freudienne de Paris, le savoir sans sujet qui se profile dans les travaux de Lacan comme visée du désir inédit de l'analyste.

Jusque-là, Lacan a souligné à plusieurs reprises que la course au savoir ferait plutôt écran au savoir qui intéresse la psychanalyse. Dès *L'Éthique de la psychanalyse*, dans la leçon du 6 juillet 1960, il relevait qu'« au long de cette période historique, le désir de l'homme [...] anesthésié, endormi par les moralistes, domestiqué par des éducateurs, trahi par les académies, s'est tout simplement réfugié, refoulé dans la passion [...] *la plus aveugle* [...] la passion *du savoir* ⁵ », et il donne comme exemple Œdipe qui veut savoir pour ne pas savoir. Œdipe, lorsqu'il entend « tu tueras ton père et coucheras avec ta mère », pense la chose possible et fuit Corinthe. Il reste aveugle à un savoir-réel, malgré la trace inscrite sur ses pieds que Jocaste, elle, interprète. Le « puisses-tu ne jamais savoir qui tu es » qu'elle lâche

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 374.

lorsque Œdipe commence sa quête laissant entendre qu'elle l'a reconnu. Qui tu es ? Une fausse couche ratée dirait Lacan, l'enfant maudit arraché par la ruse à un père qui n'en veut pas.

Lacan, en 1973, dénonce de nouveau cette passion aveugle dans la « Note italienne », tout en reconnaissant que la voie vers le savoir de l'inconscient a été ouverte par ladite course au savoir. C'est le désir du savoir de la science qui, parce qu'il a su déloger un savoir du réel, a « donné le modèle ⁶ » d'un savoir qui ne se démontre pas mais se déduit, un savoir, celui de l'inconscient réel, qui est anti-nomique à toute expérience.

Lacan pense cependant, me semble-t-il, qu'il y a une affinité entre savoir refoulé (de l'inconscient-langage) et savoir-connaissance, même s'il s'agit de ceux de deux sujets différents, ce qu'il rappelle dans la leçon du 14 janvier 1970 de *L'Envers de la psychanalyse* : « Il n'y a rien de commun entre le sujet de la connaissance et le sujet du signifiant ⁷. » L'année précédente, dans la leçon du 26 février 1969 du séminaire *D'un Autre à l'autre*, il parle d'une « conjonction croisée [...] entre le savoir concernant l'inconscient et le savoir [...] qui constitue cet objet vers quoi tend tout désir ». Et, ajoute-t-il, savoir quelque chose se produit toujours en un éclair : « [...] on vous présente des choses qui sont des signifiants, et [...] ça ne veut rien dire, et puis, il y a un moment où tout d'un coup ça veut dire quelque chose [...]. Il est sensible à la façon dont un enfant manie son premier alphabet qu'il ne s'agit d'aucun apprentissage, mais du collapsus qui unit une grande lettre majuscule avec la forme de l'animal dont l'initiale est censée répondre à la lettre en question. L'enfant fait la jonction [...] dans la majorité des cas ⁸ ». J'en déduis que cette jonction qui se fait en un éclair – ou ne se fait pas – relève de la jonction entre savoir refoulé et savoir-connaissance.

La réelle origine du savoir

Mais quelle est la « réelle origine » du savoir ? À partir du séminaire *Encore* et de « L'étourdit » (1970), Lacan introduit le savoir sans sujet, savoir réel congruent de l'inconscient réel. Il met au premier

6. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308-309.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 53.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 200-201.

plan cet inconscient qui a un ombilic, ce qui fait parler le réel ⁹. Lacan maintient cependant la pertinence clinique de l'inconscient construit comme un langage, celui de la chaîne signifiante largement présenté dans les textes des *Écrits* des années 1950-1960 : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient ¹⁰ », « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ¹¹ », et dans le *Séminaire III, Les Psychoses* ¹², même s'il n'en fait plus grand cas les dernières années de son enseignement, consacrant alors ses efforts à rendre compte, je dirai faute de mieux, d'un autre niveau du savoir inconscient. Sur ce savoir disons antérieur, le savoir sexuel du refoulement vient se déposer et faire écran. C'est un « "je ne sais pas" radicalement oublié [non refoulé donc, c'est moi qui souligne] impossible de revenir à sa place [il en a donc une] qui est la réelle origine du savoir ¹³ ». On peut lire dans ce *radicalement oublié* un indice du savoir sans sujet, à entendre comme on entend « hors sujet », car il est hors sens, in-sensé. Cependant présent, signe ou lettre scellée dans l'être de jouissance.

Freud ne l'ignorait pas, c'est ce qu'il désigne comme le refoulement originaire qui est – je cite Lacan toujours dans *D'un Autre à l'autre* – insaisissable, « prétendu refoulement [...] noyau déjà hors de portée du sujet tout en étant savoir ¹⁴ ». Puis dans *R.S.I.* : « Quelque chose (qu'est-ce : quelque chose ?) est *Urverdrängt*, quelque chose à quoi nous ne donnons jamais sens [...] un inconscient irréductible, le dire non seulement se définit comme impossible mais introduit comme telle la catégorie de l'impossible ¹⁵. » Cet autre savoir, sans sujet, a(b)-sens, gît-il dans les restes fossilisés de l'appel du vivant qui préfère continuer à jouir (jugement d'attribution) avant de savoir (jugement d'existence) ? Pas de formation de l'inconscient qui le révèle mais une stricte déduction du réel.

9. J. Lacan, « Réponse de J. Lacan à une question de Marcel Ritter », *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 18.

10. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 793-829.

11. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 237-323.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 274-275.

14. *Ibid.*, p. 55.

15. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.

Il y a donc redoublement du S_2 avec ce savoir inaccessible, opaque, *Uverdrängung*, « où vient se perdre le sujet ». S_2 , c'est ainsi que Lacan écrit le savoir dans le séminaire *L'Envers*. Il déclare être sur ce chantier depuis le séminaire de 1957-1958, *Les Formations de l'inconscient* ; sur le graphe apparaît déjà « la première articulation de ce qu'il en est de la fonction du signifiant en tant qu'elle détermine le sujet, à savoir le rapport du signifiant 1, le S_1 , à cette forme minimale que [Lacan a] appelée la paire ordonnée S_1 à S_2 [...]. Cet autre signifiant, S_2 , représente dans cette connexion radicale le savoir ¹⁶ ». Mais après le tournant de 1970, la perspective change et S_2 prend une autre dimension, réelle : « [...] il y a du savoir qu'aucun sujet ne sait, il reste du réel, c'est un dépôt ¹⁷ ». Dépôt de quoi sinon des traces réelles des premières incorporations, d'un savoir linguistique a-grammatical, de ce que Lacan va appeler *lalangue*, en un mot ? Et « les effets de *lalangue*, déjà là comme savoir, vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer ¹⁸ ».

Lalangue est non pas la parole-discours mais la parole-jouie qui pénètre le sujet bien avant qu'il ne puisse parler. J'ouïe, j'entends. C'est un entendu disjoint du signifiant, antérieur au langage ; elles s'entendent en effet, les traces jouissantes de *lalangue*, car elles déterminent, affectent même, le style du « qu'on dise » parfois si éloigné de ce qui se dit. L'ange a eu beau poser son doigt sur les lèvres du nouveau-né pour qu'il oublie tout ce qu'il sait, l'inconscient réel lui donnera encore de belles images de son *infanse*, étranges, inquiétantes autant que familières, mémoire sans souvenir. Freud en donne un exemple dans un de ses derniers textes, « Constructions dans l'analyse ¹⁹ ».

Dès lors, que peut-on savoir ?

Dans ce texte testamentaire de 1937, Freud commence en rappelant que le travail d'association de l'analyse s'engage vers ce qui est perdu. Je note que d'emblée il écrit *perdu* ²⁰, ce qui souligne le caractère aléatoire, de hasard des retrouvailles avec cet au-delà du

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 49-55.

17. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 12 février 1974.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 127.

19. S. Freud, « Construction dans l'analyse » (1937), dans *Résultats, idées, problèmes II, 1921-1938*, Paris, PUF, 1985, p. 269-283.

20. Je me fie à la traduction de l'époque, sous la direction de J. Laplanche.

retour du refoulé, cette sorte de dépôt sous scellé. À partir de cette matière première (le terme dit bien qu'elle est amenée à être modifiée), le psychanalyste doit agir : il devine, écrit Freud. L'objectif déclaré est de reconstruire une image des années oubliées, ce que nous pourrions traduire par les signifiants fondamentaux. Mais cette re/construction n'est ni traduction ni retrouvaille, et surtout elle ne mène pas à tout l'inconscient et elle est pour une bonne part création.

Freud précise que ce temps de l'historisation de l'inconscient-langage, qui tente d'assécher le symptôme en retrouvant son sens, est un moment préliminaire. L'important est ce qui se passe ensuite, un moment de fin où surviennent des traces mnésiques nettes, banales, mais qui surgissent comme de véritables hallucinations. C'est, propose Freud, le retour d'un événement oublié (quelque chose que l'enfant a vu ou entendu à une époque où il n'a pas accédé au langage) qui s'impose de façon déformée et déplacée.

Le statut particulier de ces « hallucinations » fait penser au retour d'une inscription dans l'inconscient sous la forme d'image. Il s'agit non plus de l'inconscient décryptable par la série des associations libres signifiantes mais de celui qui surgit à l'insu du sujet, vérité du savoir qui reste indescriptible. Peut-on dire que Freud a reconnu dans ce qu'il appelle hallucination la part d'inconscient réel ?

Est-ce dans l'assimilation invocante, dans l'emprise scopique que loge l'inconscient réel, refoulé primordial freudien, traces de perceptions sonores, visuelles, tactiles, orales, olfactives, qui apparaissent sans prévenir dans l'ombilic du rêve ²¹, dans le sentiment de déjà vu, dans des images hallucinatoires suspendues entre être et penser, noyées dans l'incompréhensible de *lalangue* ?

L'ombilic de l'inconscient est-il celui du rêve ?

Lacan s'attarde sur cette hypothèse en janvier 1975 dans la réponse qu'il fait à Marcel Ritter l'interrogeant sur le lien entre l'inquiétante étrangeté et l'ombilic du rêve. Ces points où s'arrête le sens surgissent devant quelque chose qui « se présente comme réel ». Pour Freud, l'inquiétante étrangeté est le retour non reconnu de certains éléments particuliers, pourtant familiers et ayant un caractère d'intimité puisque tout ce qui fait retour de refoulé n'est pas accompagné

21. L'expression apparaît dans la *Traumdeutung*.

de cette impression. Le caractère inquiétant émane, écrit-il, de « primitives convictions » ; j'ajouterai que ces primitives impressions touchent presque toujours au sentiment même d'existence. Ce sont, par exemple, selon l'article de Freud ²², « le doute qu'un être en apparence animé ne soit vivant, et inversement qu'un objet sans vie ne soit en quelque sorte animé », l'apparition d'un revenant, la fausse reconnaissance d'une personne, l'idée d'un double. Tous ces exemples renvoient à la période de l'*infans* d'avant le premier temps du stade du miroir où l'autre est flou, où je est un autre. « Il s'agit d'un retour à certaines phases de l'histoire évolutive du sentiment du Moi », écrit Freud, où le Moi n'est pas délimité par rapport à autrui. Un sentiment de déjà vécu, proche de certains états oniriques, accompagne cette intime et étrange familiarité.

Cette expérience est à mettre en relation avec l'ombilic du rêve comme manifestation du refoulé primordial, « ce quelque chose qui se spécifie de ne pouvoir être dit en aucun cas, [...] et qui est [...] à la racine du langage ²³ », où « c'est vraiment au cœur de l'être que se rattache le rêve ». L'ombilic du rêve, dit Lacan, c'est un trou-nœud, qu'il compare avec l'ombilic corporel, identifiable donc au trou réel, impossible à reconnaître. C'est la limite de l'analyse qui a à faire avec un réel dénommable. Il emploie les mêmes termes à la même époque dans *R.S.I.* à propos du refoulé originaire : « C'est un trou, jamais vous ne l'aurez ²⁴. »

C'est non plus le trou réel dans le symbolique mais le rond autonome du réel du trou dans les nœuds borroméens, voire le réel du nœud lui-même. Voici ce qu'en dit Lacan : « C'est du fait d'être né de ce ventre-là et pas d'ailleurs qu'un certain être parlant que j'appelle pour l'instant parlêtre [...] qui le situe d'une certaine façon dans le langage qu'un parlêtre se trouve exclu de sa propre origine, et l'audace de Freud c'est de dire qu'on en a quelque part *la marque* dans le rêve lui-même. » Point en amont du symbolique d'où surgit le sens et où en même temps le sens n'est pas. « Chaque rêve a au moins un endroit où il est insondable, pareil à l'ombilic par lequel il est rattaché

22. S. Freud, « L'inquiétante étrangeté » (1919), dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1976.

23. J. Lacan, « Réponse de J. Lacan à une question de Marcel Ritter », *op. cit.*

24. J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, leçon du 14 janvier 1975.

à l'*Unerkannt*, l'inconnu, le non-connu. » Pourtant, il surgit dans les affects qui suivent ce genre de rêve, que ce soit l'angoisse ou plus souvent encore la perplexité, comme devant le phénomène d'inquiétante étrangeté.

Y a-t-il quelqu'un d'autre ?

Le mot qui a mordu dans le vivant a introduit les limites dans l'inconscient. Y dort dans son ombilic la proximité du sexe et de la mort derrière le voile moins horrible d'être simplement plus tragique de l'impossible rapport sexuel qui en prend la charge. Lorsque la fenêtre du fantasme reste trop ouverte, l'entame d'être apparaît dans sa violence crue. C'est ce que le psychotique nous enseigne. Lui pour qui les signifiants restent réels. Ni symptôme ni inhibition ; ce qui apparaît sans détour, c'est l'angoisse. C'est ce que j'ai cru pouvoir lire dans les dessins de cet enfant dont me parle une collègue en contrôle. En perpétuelle agitation, extrêmement violent avec les autres, il quitte une séance avec cette formule : « Tu n'as rien compris à mon existence. » Le dessin qu'il laisse énonce la formule en miroir : son prénom suivi de RIEN/DE/RIEN. Ce que je traduis : « Je ne comprends rien à mon existence. » La séance suivante, viennent un dessin de tête de mort (lui ?) et le cercle philosophique avec à droite le commentaire écrit : « Tu est mort, j'éprouve ta mort » et à gauche son prénom sur une croix (la mort) dans un cœur (l'amour). Serait-ce des images de l'horreur de savoir qui s'imposent lorsque cette horreur n'est pas cernée par le désir de savoir qu'il faudrait écrire là sans parenthèses ?

Hormis l'histoire « drôle ²⁵ » qui m'a inspiré ce dernier sous-titre, la question porte sur un autre savoir, celui auquel le tour accompli en fin d'analyse de sa propre horreur de savoir permet l'accès, sans horreur justement. S'il est, c'est du discours de l'analyste que peut surgir un nouveau savoir, celui du réel ; c'est ce qu'essaie de repérer la passe. Il faut en effet se prêter à l'analyse non seulement pour atteindre des bribes de son savoir-signifiants, mais surtout pour cerner son horreur de savoir réel, que Lacan considère dans la

25. Un alpiniste décroche et le voilà suspendu à un fil entre terre et ciel. Il appelle au secours : « Il y a quelqu'un ? » Une voix céleste lui répond : « Je suis là mon fils, je t'attends, lâche ce piton et rejoins-moi pour l'éternité. » L'homme après un court instant de réflexion appelle de nouveau : « Y a quelqu'un d'autre ? »

« Note italienne », condition nécessaire pour que l'analyste ne soit pas un simple fonctionnaire attaché aux affaires inconscientes.

Freud, dit Lacan, fait preuve de ce désir inédit, désir de savoir, de l'analyste. Quiconque d'autre que lui se serait réveillé devant la bouche d'Irma, ouverte sur les déchets organiques de la vie nue, réduite à la chair répugnante. Freud, d'abord fidèle à son désir *du* savoir, met en acte sa pulsion scopique d'enfant voyeur. Mais il rencontre autre chose que ce qu'il cherche. C'est en dépassant son horreur particulière *de ça/voir* la castration féminine – il nous a donné suffisamment de preuves qui ont fait flamber en leur temps les féministes pour que je me permette de loger là une fixation de sa propre horreur de savoir – qu'il peut inventer un savoir nouveau rendant compte de la résistance du sexe féminin à la symbolisation : le féminin ne se réduit pas au phallique ²⁶.

Peut-on en conclure qu'il y a quelqu'un de radicalement autre, absolument différent, et que ce serait le psychanalyste ? Non en tant que nouvelle figure d'un Autre qui n'existe pas davantage, ni d'un nouveau sujet sachant un savoir qui est précisément sans sujet, mais d'un de ces « épars désassortis ²⁷ » que sont des psychanalystes ²⁸.

26. Je dois cette remarque à Monique Tricat, « L'ombilic du rêve », *Figures de la psychanalyse*, n° 19, *Lettres de l'inconscient*, 2010.

27. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, *op. cit.*

28. Précision inspirée par les remarques de Marie-Josée Latour et de Michel Bousseyroux.